

LA TOURNÉE D'ADIEUX

THOMAS PARIS



LA TOURNÉE
D'ADIEUX

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02890-2

À Thierry. Force 3!

*How many roads must a man walk down
Before you call him a man?*

Bob Dylan

Une tartine reste une tartine, quel que soit le contexte. Une tranche de pain de la veille, à peine dorée au grille-pain, recouverte d'une couche trop épaisse de miel de pays, n'a pas un goût très différent de toutes celles qui l'ont précédée, quand bien même elle serait la dernière. La dernière tartine, j'entends, comme la dernière cigarette, ou le dernier repas. En l'enfournant par bouchées mesurées, je n'étais pas exactement dans la peau d'un condamné à mort, mais je savais qu'il y avait quelques chances pour que cette tartine soit la dernière, et le jour qui l'accompagnait aussi.

Une tartine en soi n'a aucun intérêt. Ce qu'elle révéla me sembla intéressant : je découvrais, un tantinet surpris, la manière dont j'abordais ma dernière journée. Ce

faisant, j'apprenais sur moi-même, ce qui n'est jamais une perte de temps. Après quelques étapes préliminaires dont le caractère mécanique ne permet pas au tempérament de s'affirmer – réaction désordonnée à la sonnerie du réveil, passage somnambulique aux toilettes, regard mi-noir mi-vide au miroir et coiffage approximatif –, j'étais assis dans ma cuisine en attendant que le petit déjeuner soit prêt, autrement dit en attendant de trouver en moi l'énergie nécessaire pour me lever, m'extirper de mon reste de sommeil et mettre en branle toutes les machines intervenant dans l'opération café-tartines. Et pour la première fois, je constatais que j'étais capable de faire preuve d'un détachement remarquable, et j'étais plutôt content de ma réaction dans ces circonstances nouvelles.

La suite de la journée suivit le même cheminement. Chaque fois, un mouvement d'abord machinal se trouvait tout aussitôt interrompu par un message émanant de mon cerveau : « C'est bien ce que tu comptes faire un jour comme aujourd'hui? », puis réenclenché sitôt après qu'une autre voix

avait répondu : « Oui, il n'y a pas de raison de changer tes habitudes, qu'importe si ce jour est le dernier. » Mon cerveau fut un lieu d'échanges étonnamment fournis – il y a plus de monde qu'on ne le soupçonne là-dedans –, mais au final je continuai d'agir comme à l'accoutumée. Donc, des tartines, du café, une douche, quelques vêtements choisis sur je ne sais trop quels critères. Après ces passages obligés, le moment de ma sortie du matin devait s'avérer révélateur. Ce jour-là, je suivis un chien à la démarche étrange et, de fil en aiguille, je terminai ma déambulation dans un café du XII^e, où je pénétrai à la suite d'un homme qui avait, semble-t-il, décidé de vivre en 1950. Son costume, ses lunettes, sa coupe de cheveux, tout indiquait une résistance farouche au présent, tout comme la survivance, dans quelques arrière-cours, de boutiques du passé. Quel coiffeur, quel tailleur pouvaient être complices de pareille entreprise de conservation ? Je lui emboîtai le pas en me demandant ce qu'il pourrait bien prendre et, surtout, ce dont il pourrait parler et avec qui. Sa conversation me

rappela, une fois de plus, de me défier de tout ce qui touche aux apparences : il évoquait des sujets d'une actualité plus brûlante que la guerre de Corée ou la mort de James Dean.

Vint l'heure du déjeuner. Là, je dois dire que j'eus – nous eûmes, en incluant le Rotary-Club qui avait élu domicile sous mon crâne – une hésitation. Les autres jours, ceux qui n'avaient pas vocation à être le dernier, je déjeunais presque chaque fois avec Fred, et nous faisons le point. Un point complet : il portait sur le groupe, sur nos répétitions et projets en cours, sur les concerts à venir, et, par extension, sur tout et n'importe quoi, c'est-à-dire, dans le désordre et en fonction de la livraison du jour, la politique sociale du gouvernement, la rumeur d'une reformation des Pink Floyd, la tournure que prenait la série de la veille – que ni lui ni moi n'avions vue –, le prix de l'essence, le match, un reportage animalier sur les tortues des Galápagos, en somme une conversation tout ce qu'il y a de plus normal, avec peut-être un peu plus de passion et de désordre, entre deux

camarades partageant un projet artistique et vivant les deux pieds dans leur temps. Ce jour-là, j'ai hésité. Car avec Fred, il était beaucoup question d'avenir; j'aurais eu du mal à rester naturel. Mais j'ai joué le jeu. Et je ne m'en suis pas mal tiré. Je m'accommodais de mon dernier jour avec une grande philosophie.

L'après-midi : jeu et écriture. J'ai pris ma guitare et joué deux petites heures, sans beaucoup d'entrain. Quant à l'écriture... je touchais là mes limites. Je commençais à regarder ma montre trop souvent, et à faire dans ma tête un compte à rebours envahissant. Je dus vite me résoudre à dévier un peu de mon programme. J'ai traîné. Oui, j'ai traîné. Sachez-le : on croit que l'on aura envie de profiter à plein de son dernier jour et de se lancer dans dix mille choses qu'on n'a jamais faites auparavant. Eh bien, non ! Confronté à la situation, on traîne, on zone. On profite, mais pas au sens où on l'entend trop souvent – le sens Club Med, où il faut enfilez les activités et les hamburgers pour justifier le prix payé –, on prend le temps. J'ai lu. J'ai écouté de la musique.

J'ai siroté un malt d'Écosse, un Macallan. Et j'ai pris le temps de choisir chacun des morceaux écoutés. *Four Strong Winds*, de Neil Young : très bien, pour un dernier jour. Et quelques autres. Un vrai bonheur.

J'ai arrosé mon ficus et suis passé à table. Je n'avais pas la tête à me lancer dans de la grande cuisine. Un peu de saucisson, du fromage, un petit verre de vin rouge, sans excès, je tenais à rester sobre. Une fois les rideaux fermés, j'ai mis la tenue dans laquelle j'étais le plus à l'aise : à poil. Les petits plaisirs sont toujours bons à prendre. Dix minutes de délibération du Rotary m'ont convaincu de me rhabiller : je ne savais pas qui me découvrirait et finalement je n'avais pas envie de renoncer à ma pudeur. J'ai mis la main sur un vieux pyjama, l'ai enfilé, et j'ai constaté avec étonnement que ce vêtement était somme toute confortable. J'ai encore tourné un peu en rond, saisissant n'importe quel prétexte pour reculer le moment où j'irais m'allonger sur mon lit. Je crois que jamais mes plantes n'avaient bénéficié d'une telle attention. Ni la pendule de la cuisine été

autant consultée. Ses aiguilles finirent par me signifier que j'étais en train de déconner et qu'il était temps de tout éteindre, sans quoi minuit allait arriver sans que je m'en rende compte.

J'ai attrapé mon réveil et réglé l'alarme sur minuit une. Mais après l'avoir reposé sur son étagère, je me suis ravisé et j'ai désactivé la sonnerie. Je ne pouvais écarter l'hypothèse que j'aurais peut-être encore quelques années à tuer; autant ne pas les commencer par une nuit blanche. J'ai tout éteint et programmé dix morceaux sur ma chaîne hi-fi. Cette ultime occasion m'aiderait à enfin arrêter des choix clairs et définitifs pour établir mon florilège – traduction grossière de *top 10* ou de *best of*; néanmoins l'idée de hiérarchie absolue n'a pas résisté longtemps : dans ces circonstances, j'avais envie d'une musique d'un type particulier, et ma liste a accueilli par exemple le *Deep Peace* de Donovan et *Tadieu Bone* d'Ismaël Lô. J'ai éteint la lumière et sauté dans mon lit. Que cela soit clair, je n'ai rien pris! Aucun médicament en surdose – je ne suis pas dépressif, et pas davantage

porté sur le suicide –, ni aucun somnifère. Dans mon métier, il est important de s'imposer des Rubicon à ne pas franchir.

J'ai laissé ma liste se dérouler, la musique s'emparer de mon esprit et mes pensées vagabonder. J'ai dû sombrer avec Tom Waits et l'étonnant bonhomme de ce matin qui avait décidé qu'on n'avait rien inventé de bon en matière de look depuis 1958. Ensuite, le néant...

Dans une atmosphère cotonneuse, deux yeux perçants me fixaient. J'étais face à mon créateur...

La énième sonnerie du téléphone finit par percer le brouillard, et l'être suprême retourna à son état terrestre, celui d'un fidèle réveille-matin, dont la transcendance passagère redevint vulgaire arrogance. Je réussis à hisser la partie supérieure de mon corps sur mes coudes et à extraire ma somnolence de mon lit tout ébouriffé. « Tiens?! » m'avisai-je en constatant que j'avais un pyjama sur le dos. Les quelques pas qui séparaient mon lit du combiné achevèrent de dissiper les ténèbres dans lesquelles je me débattais. « Merde, ma mère! » laissai-je échapper en voyant le nom s'afficher sur le combiné. Je n'étais

pas mort, et j'avais vingt-huit ans. Merde, trois fois merde !

– Mon chéri, c'est ta maman. Tu devines pourquoi je t'appelle ?

– Euh...

– Je suis sûre que tu as oublié que c'est ton anniversaire, alors...

Là, elle se mit à chanter. C'était gentil de sa part. On ne pouvait pas dire que cela ne me faisait pas plaisir, mais vu le contexte, le lourd contexte, j'ai dû faire un effort pour manifester un peu de surprise, de gratitude et de joie.

En somme, une seconde fois, ma mère me faisait don de la vie. La première fois, tout mon être s'était concentré sur l'apprentissage de l'usage des poumons. Cette fois-ci, c'était différent, je n'avais plus qu'une pensée en tête ; eh bien, nul ne peut imaginer combien il est malaisé de continuer à vivre lorsque l'on vient de ne pas mourir. Cet événement somme toute assez quotidien, ne pas mourir, compte parmi ceux qui changent le cours d'une vie.

Je vous dois quelques explications... J'ai vingt-huit ans. Je viens d'avoir vingt-huit

ans, peut-être pas exactement à minuit, mais au cours de la nuit qui vient de s'écouler. Quelle importance, me direz-vous? Eh bien, vingt-huit ans, c'est un an de plus que Jim Morrison, un an de plus que Jimi Hendrix, un an de plus que Janis Joplin, un an de plus que Brian Jones, un an de plus que Kurt Cobain. Vous voyez où je veux en venir? Non? Vingt-huit ans, c'est un an de plus que l'âge auquel on meurt quand on est un grand du rock'n'roll. Hier, j'avais vingt-sept ans et encore une infime chance de rejoindre le panthéon; aujourd'hui j'en ai vingt-huit et ne peux donc qu'admettre avoir raté le coche. Je ne ferai pas partie de ce petit club, je ne suis qu'un modeste tâcheron de la musique et le resterai.

Sous le choc, je vous balance ça en vrac, et vous risquez de vous forger une idée fautive de moi. Attendez donc que je précise certaines choses... Je crois être un musicien plus qu'honorable. Mon groupe marche pas mal, tourne bien, a un relatif succès d'estime au niveau national et semble avoir trouvé un petit public plutôt

honnête – quand on fait de la scène, le pire est de découvrir que votre public n'est constitué que de néonazis rasés ou tatoués, de gamines hystériques, de vieux motards moustachus post-Woodstock, d'illuminés qui vous prennent pour le Messie, ou de secrétaires sur le retour qui sortent les bigoudis pour venir vous voir. Cruel miroir que celui d'un public !

Je suis donc une étoile montante de la musique. Enfin, j'étais... Enfin, je croyais... Je vis pour la musique depuis mes treize ans, je l'adore, j'ai sacrifié beaucoup pour elle. Et il me paraît important que ces sacrifices ne soient pas vains. Je ne suis pas obnubilé par la gloire, la postérité ou la révélation de mon génie. Je suis plutôt zen. Mais je crois important de se fixer quelques objectifs. J'avais décidé d'arrêter si je n'étais pas en mesure d'évoluer dans la sphère des très grands. Et, soyons clairs, je ne suis pas non plus superstitieux. Je ne prenais pas cette histoire de Club 27 pour argent comptant. Certes, je suis convaincu que l'idée de destin est importante dans l'affirmation du génie, et que le destin veut

souvent dire « mourir jeune », par exemple, dans la musique, à vingt-sept ans. Mais je m'étais fixé un but : si je ne cassais pas ma pipe à l'âge canonique de vingt-sept ans, je passerais à autre chose. Voilà où j'en étais ce matin en raccrochant le téléphone tandis que ma mère continuait de s'égosiller.

Que reste-t-il quand vous n'êtes pas mort ? On ne se pose pas la question tous les jours, mais quand vous vous retrouvez soudain face à l'océan d'une existence, elle vous saute à la figure. Ma vie, si je la considère par le menu, tourne entièrement autour de mon groupe, de mon instrument et de mes compositions, tout le reste ne faisant l'objet que d'échappées épisodiques. Le reste, c'est ma famille, et les femmes. Je n'ai pas délaissé les femmes dans l'absolu, c'est-à-dire, si j'en oublie ma pudeur, je n'ai pas mis entre parenthèses ma vie nocturne, au contraire même, mais j'ai délaissé les femmes dans une perspective de long terme, de construction d'une famille, de sentiments, quoi.

Donc, que me reste-t-il ? Une famille négligée, une bande de camarades dévoués

qui ne vivent que pour le groupe, ma guitare, et beaucoup, beaucoup de temps. De tout cela, il faut faire quelque chose d'intelligent et de constructif. La première idée qui m'est venue alors que je terminais mon petit déjeuner a été de détruire ma guitare. La prendre, la soulever et la fracasser contre le plan de travail. Cela s'est beaucoup fait dans notre milieu, en général lors de concerts. Ce n'est pas très constructif, certes, c'est juste une façon de marquer le coup : on ne change pas de vie comme de chemise, il faut un geste fort. Ma guitare a été mon plus fidèle compagnon ces quinze dernières années. Elle ne m'a jamais quitté plus de quelques heures. Pas une journée où je ne l'ai prise sur mes genoux et caressée. Il m'est arrivé, à certaines périodes, de beaucoup lui parler. Je ne devrais pas le dire mais pendant quelques mois elle s'est même appelée Eleanor. J'ai dû me faire violence pour m'interdire de continuer à la nommer : la pente était glissante. Vous comprenez pourquoi détruire ma guitare n'avait rien d'anodin. Pourtant je me suis raisonné. C'était trop rock pour marquer la rupture

avec une vie de rocker. Entre nous, je trouve ça surfait et un peu con. Détruire pour protester contre le matérialisme de nos sociétés n'est pas très satisfaisant. Et détruire un instrument de musique l'est encore moins, car un instrument de musique n'appartient pas au monde matériel. C'est un objet, mais il s'efface derrière sa fonction, qui est de produire du son, de l'harmonie, du bien-être, du bonheur. Il n'était pas question que je sacrifie ma guitare, même si elle était mon plus fidèle compagnon dans la vie à laquelle je tournais le dos.

Je pouvais aussi prendre mon téléphone et appeler un à un mes acolytes pour leur annoncer que c'était fini... Je crois que je vais devoir vous parler d'eux, pour que vous compreniez que cette idée ne tenait pas debout. Mes acolytes ont besoin de pincettes, pas d'un coup de fil expéditif. Non, ce que je devais faire pour inaugurer ma nouvelle vie, ou clore la précédente, je crois que je l'avais bien en tête, mais je n'osais pas le formuler. Parfois, le symbole fait peur.

Venons-en à mes compagnons. Mes acolytes... C'est ainsi que ma grand-mère les appelle et qu'à sa suite, tout le monde désigne Assemblée nationale. C'est le nom de notre groupe. Pourquoi Assemblée nationale? Sans doute parce que cela fait partie de ces choses, avec l'aspirine, que l'on peut dissoudre facilement, et qu'Assemblée nationale sonne un peu mieux qu'Aspirine, pour un groupe de rock. Mais la raison plus profonde, je pense – il y a toujours une grande part d'inconscient dans le choix des noms –, est que nous sentions ce groupe comme représentatif du pays, de la société, de l'humanité. On a une fille, un Black, un gros, un presque bègue. Je n'aime pas bien l'expression mais on a des minorités visibles. On n'a pas de franc-maçon, je crois; je

m'en fous, s'ils veulent être représentés, ils n'ont qu'à être visibles : nous n'avons pas à nous préoccuper des minorités de l'ombre. L'idée de représentativité que nous défendions allait au-delà de la caricature. La musique permet l'expression de la diversité. Chacun peut y trouver sa place. On s'est tous demandé un jour comment les fanfares et les orchestres symphoniques parvenaient encore à se fournir en joueurs de tuba ou de grosse caisse. Sans parler de la harpe, du cor de chasse et du nombre époustouflant d'instruments existant, encore plus époustouflant quand on sait qu'il y a des gens pour en jouer. Pourquoi se mettre à la contrebasse ou à l'hélicon plutôt qu'à la guitare ou au violon? Un matin, adolescent, on se lève et on se dit : « Putain! – une telle décision exige un minimum d'entrain – putain, je sais de quoi ma vie sera faite : je veux jouer de l'hélicon! » La réponse est que nous sommes tous différents, et si la majorité penche pour la guitare et le piano, beaucoup ont des attirances plus singulières. La diversité des instruments épouse en partie la diversité de l'humanité. On a

tous un instrument qui nous ressemble, une sorte de moitié. Et de cet adage découle une autre des beautés de la vie de musicien : chacun y a sa place.

J'arrête de vous soûler avec ma philosophie, l'idée était de vous présenter mon groupe, pas de dissenter pendant des heures sur le pourquoi de notre nom. Nous nous sommes baptisés Assemblée nationale, c'est comme ça, personne n'est allé enquiquiner les Beatles pour savoir pourquoi ils avaient choisi ce nom.

La contrebasse, c'est Ludo. Il ressemble à son instrument. J'ai cessé de me demander pourquoi on choisissait tel ou tel instrument quand j'ai rencontré Ludo. Ludo à la contrebasse, ça saute aux yeux, ça tombe sous le sens. Ludo, c'est celui dont l'avenir m'inquiète le plus. C'est à lui qu'il va être le plus difficile d'annoncer la dissolution, parce que Ludo ne vit que pour le groupe. Ludo, c'est un poème, et une crème. C'est l'homme le plus gentil que je connaisse, peut-être l'homme le plus gentil que la Terre ait porté. C'est le seul être au monde à se déplacer chaque année pour l'anniversaire

de son père, de sa mère, de sa grand-mère, de son cousin... Le seul qui fasse tout ce qu'on lui demande avec le sourire, parce qu'il est toujours ravi d'aider. Eh bien, un Ludo, il n'y a pas de place pour lui dans la société, ou, pour être précis, dans la composante économique de la société. Il est adorable, il n'a pas fait d'études mais il n'est pas bête du tout, il dit ce qu'il pense, jamais de mal des gens, beaucoup de mal de ce qui ne lui semble pas juste, pas simple, pas honnête, pas sain. Il est spontané, au bon sens du terme, au sens où il a une compréhension intuitive et fine des gens et des choses. Qu'aurait-il fait s'il n'avait pas eu la musique? Rien : c'est paradoxal, mais c'est ainsi. Il faut dire que je ne suis pas certain qu'il soit aussi docile avec tout le monde. Avec moi et avec le groupe, il a cet état d'esprit parce que nous avons sa confiance et qu'il croit en ce que nous faisons, cependant je ne sais pas si, dans d'autres circonstances, ces qualités survivraient. Avec nous, derrière sa contrebasse, il est parfait. Dans une activité sociale autre que la nôtre, Ludo,

c'est juste impossible. Personne ne peut en vouloir, cela me désole et m'inquiète.

Max, c'est notre Black, il est aux percussions : batterie, tam-tam, djembé... Donnez-lui un truc sur lequel taper et il va chercher les battements au plus profond de vous, pas le tactac gnangnan que les médecins écoutent avec leur stéthoscope – ça, c'est juste un leurre, la ligne de basse –, mais un rythme enfoui, endiablé et enivrant, qui bat au tréfonds du cœur. Max a un don pour mettre en résonance n'importe quel être humain avec ce qu'il a sous la main. Avec un capot de voiture, il fait danser tout un parking. Max est un sorcier, il réveille la vie. Je crois qu'il vient des Antilles et il a dû être électricien. On s'en fout, on a vite compris qu'échanger avec lui ne consistait pas à parler de ce qu'il avait fait ni d'où il venait.

Fred, vous l'avez déjà croisé, c'est celui des déjeuners. Le seul avec qui je puisse parler. Non pas que les autres soient des abrutis, au contraire même, ils ont une intelligence moins cérébrale, sans doute plus précieuse. On passe deux heures minimum par jour à discuter, avec Fred; certes, sous

l'angle de la productivité, ce n'est pas rentable. On prend quelques décisions par-ci par-là, on lève une idée de temps à autre, mais il faut bien avouer que nous passons le plus clair de notre temps à échanger des points de vue purement gratuits. Il m'est arrivé de me dire que je perdais des heures précieuses et que je ferais mieux de prendre un sandwich ou un déjeuner rapide en terrasse pour retourner plus vite à mes compos. Mais l'âge aidant – vingt-cinq ans, quand on veut devenir un grand du rock, c'est déjà très vieux si l'on raisonne en partant de la fin –, j'ai admis que discuter pour discuter pouvait être un plaisir en soi, et, surtout, que Fred semblait en avoir besoin. Parce que si Fred est le plus cérébral du groupe, c'est aussi celui qui a le plus de doutes et qui se pose le plus de questions. La fonction principale de nos déjeuners est de le rassurer. Au passage, en le rassurant, j'éradique chez moi toute possibilité de douter. Je ne sais pas si je suis de nature à beaucoup douter, mais j'ai réalisé que ces séances avec Fred avaient un effet préventif. Et le fait de m'être fixé un cap fatidique, vingt-

sept ans, jouait aussi contre le doute : je fonçais, sans me poser de questions, on ferait les comptes à l'arrivée.

Fred s'est toujours un peu cherché. Il a eu des périodes jean-T-shirt, cuir et santiags, smoking, djellaba, bleu de travail, redingote et haut-de-forme, chemise hawaïenne ou tibétaine. Mais c'est aussi un adepte non déclaré du métissage, car il associe ses tenues, d'une manière qui doit beaucoup au hasard, à tous les signes d'appartenance possibles, du tatouage au piercing en passant par les lunettes noires et les colliers. S'il n'est pas complètement rangé, il passe désormais un peu plus inaperçu.

Pour les instruments, c'est pareil, Fred a dû jouer à peu près de tout, y compris d'instruments qui n'existent pas. Dans Assemblée nationale, il alterne maintenant entre piano, basse et violon.

Puis il y a Serge. C'est notre cuivre. Saxo et trompette. Elle joue aussi de l'harmónica, un peu de guitare, et chante parfois. Oui, elle s'appelle Serge, ne me demandez pas pourquoi. Même si ce n'est pas son vrai prénom, pour nous elle s'est toujours appelée

comme cela. Il doit y avoir une raison mais je ne la connais pas, ou je l'ai oubliée. Vous voyez, dans Assemblée nationale, on ne se prend pas le chou : il y a des choses bizarres, mais on ne passe pas notre temps à nous demander pourquoi Serge, qui est une femme, s'appelle Serge, ou qu'a fait Max avant de se mettre aux percus.

Serge, je l'adore. Elle couche avec qui veut. Ce n'est pas pour ça que je l'adore, même s'il m'est arrivé d'en profiter. On ne lui en tient pas rigueur, car on sait que c'est pour faire plaisir et toujours sincère. Elle n'a rien d'une Marie-couche-toi-là. En fait, Serge est amour. Quand j'étais enfant, jusqu'à douze ou treize ans, nous allions à la messe tous les dimanches avec ma sœur. Il suffisait à ma mère de nous dire que l'heure approchait et nous nous habillions, et partions tous les deux, sans jamais nous plaindre, chaque dimanche que Dieu faisait – et Dieu sait s'il en faisait ! C'était inscrit dans notre emploi du temps, comme s'asseoir à table trois fois par jour. Maintenant que j'ai pris mes distances et qu'il y a prescription, je peux avouer que beaucoup de

ce qui s'y disait et de ce qui s'y faisait me passait au-dessus de la tête. J'étais docile et appliqué, mais je ne saisis pas tout. Par exemple, la notion de Trinité. Le Père, je voyais bien. Le Fils, aussi, il devait y avoir un lien de parenté. Mais le troisième larçon, le Saint-Esprit, un peu moins. Pas très facile à attraper, le Saint-Esprit. Une sorte de cordon ombilical? Ou peut-être était-ce la mère... Bon sang, mais c'est bien sûr : le père, le fils, et la mère! Mais non, il y en avait une, de mère, et c'était d'ailleurs la plus normale du lot. Enfin, jusqu'à un certain point... Dans les expressions qui défiaient mon entendement, il y avait aussi celle-ci : « Dieu est amour. » Je faisais un effort pour la comprendre parce qu'elle paraissait accessible. Dieu, OK, je commençais à voir, c'était le thème central. Amour, j'avais une petite idée sur la question, même si elle ne rendait pas la complexité de la chose. Mais je ne parvenais pas à saisir le sens de l'association « Dieu est amour ». Jusqu'au jour où j'ai rencontré Serge, et là, j'ai compris : ça voulait dire Serge! La révélation m'est venue quand nous avons

couché ensemble, quelques semaines après notre rencontre. Quand nous avons fait l'amour, en fait, car Serge ne couche pas, Serge ne baise pas, elle donne de l'amour. Toujours. À qui que ce soit, même à un parfait inconnu, elle donne de l'amour. Dans Assemblée nationale, elle a donné de l'amour à tous, sauf à Fred. Il est trop cérébral. Ils ont passé une nuit ensemble, pendant laquelle Fred s'est posé plein de questions sur comment évoluerait leur relation s'ils faisaient cela, et le soleil s'est levé et a rhabillé tout le monde.

Serge travaille à la Sécu, mais on n'en parle pas depuis que Max a explosé de rire en répétant cette phrase sur tous les tons : « Elle travaille à la Sécu ! »

Voilà mon groupe. Cette équipe bigarrée, bariolée, improbable, c'est mon groupe. On aurait pu s'appeler Cour des miracles, on a préféré Assemblée nationale. Maintenant que vous les connaissez, vous comprenez mieux pourquoi il n'était pas imaginable de passer un rapide coup de fil à chacun pour lui annoncer que j'arrêtais.